



Le sang et l'excrément, l'horrible et le sordide ou le désordre de la raison dans le roman de Tierno Monénembo

Koffi François KONAN

Université Félix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire

franoiskonan_ci@yahoo.fr

Résumé : Monénembo procède au renversement des valeurs sociales. Il décrit sans retenue tout ce qui n'est pas beau à voir. Son écriture baigne dans le sang et coule dans le roman de Monénembo. Les images de violence et de crimes crapuleux atteignent le paroxysme de l'inadmissible. Son écriture a la particularité de célébrer la violence dans un univers excrémental dans lequel évoluent des personnages monstrueux. Il est question dans les œuvres romanesques de Tierno Monénembo, d'une écriture qui dérive vers l'inénarrable. Monénembo, dans sa quête d'originalité, brise les barrières des convenances, des normes et des tabous par une écriture carnavalesque autour de pratiques sociales transgressives.

Mots-clés : Ecriture de la violence, monstre, laid, tératologie, dérive.

Blood and excrement, the horrible and the sordid or the disorder of reason in the novel by Tierno Monénembo.

Abstract : Monénembo proceeds to overturn social values. He describes without restraint everything that is not beautiful to see. His writing is bathed in blood and flows into Monénembo's novel. The images of violence and heinous crimes reach the paroxysm of the unacceptable. His writing has the particularity of celebrating violence in an excremental universe in which monstrous characters evolve. In the novelistic works of Tierno Monénembo, it is a question of writing that drifts towards the unnarrable. Monénembo, in his quest for originality, breaks the barriers of conventions, norms and taboos through carnivalesque writing around transgressive social practices.

Keywords: Writing of violence, monster, ugly, teratology, drift.

Introduction

L'écriture de Tierno Monénembo est "détraquée". D'abord, son récit met en scène des personnages qui subissent une violence sans fin, s'exerçant partout et contre tous. Elle prend des formes diverses : torture morale et psychologique, agressions physiques, assassinats. L'auteur guinéen confine ainsi ses personnages dans un univers infernal qui n'offre aucune issue. Ses romans débordent de cris, de larmes, de souffrances, d'atrocités, de meurtres. C'est qu'en réalité « les nouveaux romanciers » africains font de la question de la violence une thématique majeure. Emmanuel AHIMANA situe, à ce propos, le contexte de l'émergence d'une telle écriture sanguinolente : « La production romanesque des auteurs francophones de la dernière décennie, du moins à partir des années 90, a tendance à se démarquer fortement de celle qui l'a précédée »¹. Par ailleurs, Étienne Ndagijimana, précise que

« le thème de la violence apparaît dans la littérature africaine moderne dans un contexte de conflit entre le monde occidental et le monde africain » et que « c'est surtout autour de la période coloniale et postcoloniale »² que « ce thème du sang va inonder cette littérature »³.

Il a ajouté à ce propos : « Dès lors, le roman devient un outil privilégié pour la construction et la transmission de la mémoire des différentes formes de violence »⁴.

En plus, Il s'agit d'une écriture qui dérive vers l'inénarrable, d'une écriture innovante et originale qui se rapproche de la carnavalisation. Mikhaïl Bakhtine définit la carnavalisation comme « la transposition du carnaval dans la littérature », le carnaval étant un ensemble de rites pratiqués pendant le spectacle au cours duquel on s'adonne à des pratiques sociales transgressives et où les barrières hiérarchiques sont brisées. Au bout du compte, cette vie à l'envers, hors norme, carnavalesque, autorise la violation de l'ordre établi et les tabous, la profanation du sacré. En plus, Tierno Monénembo, dans sa quête de nouvelles thématiques, explore de nouveaux critères de la création littéraire, qui est désormais le lieu d'une aventure de l'écriture

¹ Emmanuel AHIMANA , *Les Violences extrêmes dans le roman négro-africain francophone, Le cas du Rwanda*, Thèse de doctorat, Bordeaux, Université Michel de Montaigne - Bordeaux 3 /France, UFR des Lettres, 2009 p.6

² Étienne Ndagijirmana, *La mémoire de la violence dans le roman africain contemporain*, Thèse de Doctorat, Université de Montréal, Faculté des arts et des sciences, Département des littératures de langue française, 2007, p.5

³ Étienne Ndagijirmana, *Op.cit.*.p.5

⁴ Étienne Ndagijirmana, *Op.cit.*.p.5

Au constat, cet auteur se complait aussi dans l'organique, le biologique et le scatologique. La présente réflexion vise donc à cerner cette écriture qui baigne dans le sang, une écriture qui décrit également la barbarie, la tératologie, le laid, l'horrible, le sordide et autorise le renversement des valeurs. Il s'agira de cerner les signes et les motivations de cette écriture du chaos dans l'œuvre romanesque de Monénembo. Notre démarche tournera essentiellement autour de trois axes. Nous parlerons d'abord de la violence physique, du sang et de la barbarie. Ensuite, nous analyserons l'écriture de la scatologie et de la peste dans le roman de Monénembo. Nous terminerons par la catégorie du laid et la tératologie.

1. La violence physique, le sang et la barbarie

L'œuvre romanesque de Tierno Monénembo se caractérise par la thématique de la violence. D'entrée, On observe chez cet auteur, une thématique de l'enfermement, de la douleur, du déchirement, de l'assassinat, bref, de la violence faite contre l'homme. D'ailleurs, avec Emmanuel Ahimana, on peut aisément affirmer que la violence a toujours existé dans les écrits des romanciers négro-africains francophones :

« De toutes les façons, la question de la violence a toujours été au centre de la fiction africaine. Du premier « véritable roman nègre », Batouala (1921), en passant par Le Devoir de violence (1968) de Yambo Ouologuem jusqu'aux « écrits du génocide rwandais », la violence apparaît comme un dénominateur commun à un grand nombre de romans »⁵

Cette violence subie par les personnages de Monénembo se présente dans son œuvre romanesque sous diverses formes ; la violence physique, la violence politique, les assassinats, le génocide inondent le roman de Monénembo.

Il y a, par exemple, « l'écrabouillage » du fœtus de Oumou-Tiaga qui a reçu dans son ventre la pointe acérée de la baïonnette d'un policier (*Les écailles du ciel*, p.140). Ensuite, c'est l'étripage de l'Italienne (*L'aîné des orphelins*, pp. 149-150). De plus, dans *L'aîné des orphelins*, le romancier, dans le cadre du projet "Rwanda : écrire par devoir de mémoire"⁶, décrit les pires horreurs du génocide rwandais

⁵ Emmanuel AHIMANA, *Op.Cit.* 2009 p.6

⁶ Quatre ans après le génocide des Tutsis et des Hutus modéré du Rwandais qui a fait d'un million de morts, sous l'impulsion de Fest' Africa (Festival de littérature négro-africaine qui se déroule à Lille en France), une dizaine d'écrivains ont séjourné en juillet et en Août 2008 au Rwanda pour une résidence d'écriture.

qui transforment l'univers romanesque en un véritable enfer. Dans ce roman, les protagonistes ne se contentent pas de tuer, ils y ajoutent l'horreur. La monstruosité des actes criminels et leur rythme font trembler le lecteur. Les génocidaires, par exemple, « empalaient des femmes et dépeçaient les agonisants » (p.142) et « les femmes tutsis qui cherchaient à sauver leurs gosses (...) étaient vite rattrapées. On les étendait dans leur propre cour, on sectionnait leurs tendons. Les bambins, on fracassait la tête en les cognant contre les murs » (pp.151-152). D'ailleurs, les génocidaires n'hésitent pas à découper des familles entières et à exploser à la grenade toute une communauté entassée dans une église. Le narrateur, un jeune rescapé de dix ans en fait un témoignage :

« *Les vitraux volèrent en éclats, les icônes tombèrent en poussière, des dizaines de cervelles déchiquetées éclaboussèrent le plafond et les murs (...). Je constatai que leurs corps étaient en morceaux sauf la poitrine de ma mère dont les seins en parfait état dégoulaient encore de leur sang* » (L'aîné des orphelins, pp. 156-157).

A côté du génocide qui engendre une mort collective et atroce, la violence politique conduit à l'élimination de l'adversaire. Dans *Un rêve utile*, par exemple, le régime de Boubou-blanc jeta à la vindicte populaire l'un de ses ministres et trois autres, tous accusés de préparer un complot contre le président de la république.

« *Il (le peuple) les ont traînés sur le pont par le talus. Ils les ont largués par-dessous le parapet (...). Les projectiles rebondissent sur eux comme sur des sachets fourrés de pailles. Ceux qui ont des gaules s'acharnent sur les parties, les introduisent dans l'anus et font des calligrammes avec la piste et leurs excréments qui dégoulinent le long de leurs jambes.* » (p.191).

Les images de violence inouïe et de crimes crapuleux atteignent le paroxysme de l'inadmissible et de l'inimaginable dans le roman de Monénembo. Les escadrons de la mort tel celui du président Sâ Matrak qui assassina le vieil Alkadi dans *Les crapauds-brousse* (pp.103-104), le feu, les grenades, la pointe acérée des baïonnettes, tout parle le langage de la mort et de la destruction, dans le roman de Tierno Monénembo. Cette atmosphère d'horreur, de terreur et de mort est cyniquement entretenue par des régimes africains pour mieux asservir le peuple, la peur empêchant souvent de réfléchir et de contester. Les dirigeants paranoïaques et sanguinaires utilisent la violence comme une arme efficace pour gérer leurs illusions.

En plus, on observe chez Monénembo, une thématique de l'enfermement, de la douleur, du déchirement, de l'assassinat, bref, de la violence faite contre l'homme. L'homme n'est plus perçu, à travers ce que subissent les personnages, comme une entité sacrée, incarnation de toutes les valeurs inaliénables, mais bien comme un être banal. La violence comme thème du roman africain apparaît chez

Monénembo avec beaucoup plus de netteté. Elle s'exerce partout et contre tous. Elle prend des formes diverses. De la torture morale et psychologique à l'agression physique et à l'assassinat ; on aboutit toujours à la même réalité : la déshumanisation des rapports sociaux. En effet, l'auteur confine ses personnages, dans un univers infernal qui n'offre aucune issue. Ses romans débordent de cris, de larmes, de souffrances, d'atrocités, de meurtres, etc. L'enfer décrit dans les romans de Monénembo se matérialise par la claustration, le caractère déshumanisant des prisons d'où personne ne revient. Cela fait penser naturellement aux bas-fonds de la satire ménippée où « les aventures de l'idée sur la terre se déroulent sur les grands chemins, dans les lupanars, les repaires des brigands, les tavernes, les prisons, sur les marchés, au sein d'orgies érotiques, au cours de cérémonies secrètes »⁷. Pour Bakhtine, « le naturalisme des bas-fonds convient à la description de la lie de la société : esclaves, prisonniers, brigands, pêcheurs, etc. »⁸.

Dans *Les écailles du ciel* et *Les Crapauds-brousse*, " l'espace-prison" se caractérise, selon les termes d'Adama Coulibaly, par « la spatialité du bas »⁹. L'image est assez frappante ; la prison est un espace construit pour détruire l'homme et le réduire à l'état d'animalité. « Les cellules sont inférieures à des cages de lapin » (*Les Crapauds-brousse*, p 144). Pour Adama Coulibaly, une telle architecture de la prison conçue exprès pour empêcher ses pensionnaires de jouir de toute leur horizontalité, au propre comme au figuré, ne peut que matérialiser l'enfer. C'est le cas de la prison de Fotoba dans *Les écailles du ciel* : « La prison de Fotoba est située dans un « cul-de-basse-fosse »¹⁰.

Cette spatialité du "bas" plante un décor infernal. L'enfer signifie étymologiquement "lieu bas", "sous terre". La conséquence est une « réduction physique de l'humain à l'état d'animalité »¹¹.

La prison anéantit donc l'homme par le caractère réduit de ses cellules. Elle se présente dès lors comme l'ancre de la mort et les prisonniers, ceux qui ont la chance d'en réchapper, en sortent en loques humaines. Selon le témoignage de Bangaly (porté disparu parce qu'il a osé révéler au public ce qu'il a pu voir dans l'enceinte de la prison) « quelqu'un qui y séjourne trois jours devient automatiquement paralytique » (*Les Crapauds-brousse*, p 144). Ambroise Teko-Agbo écrit à propos de la marque indélébile laissée à certains personnages par le séjour en prison:

⁷ Mikhaïl Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen-âge et sous la renaissance*, Paris, Editions Gallimard, 1970, p.171

⁸ Mikhaïl Bakhtine, *Op.cit.* p.172

⁹ COULIBALY Adama, *Etude des techniques narratives dans l'œuvre romanesque de Tierno Monénembo*, thèse de Doctorat de troisième cycle, Abidjan, Université de Cocody, Lettres modernes, 2001, p. p 168

¹⁰ Adama, Coulibaly, *Op.Cit.* p.168

¹¹ Adama Coulibaly, *Op.Cit.* p.168

« On a l'impression que l'écrivain ne peut cerner le drame de son pays qu'à travers les catégories de la déshumanisation, de la rupture, de la douleur. C'est d'autant plus vrai que ceux qui ont eu l'heur de sortir de ces lieux deviennent des loques humaines, errant comme des fantômes, noyant leur amertume dans l'alcool. Des gens établis physiquement dans leur patrie, mais en réalité déconnectés du monde. Il est ainsi de Bandiougou, un personnage de *Les écailles du ciel* »¹²

On observe aussi que, dans *Les Crapauds-brousse*, Kandia, un rescapé de la prison surnommée « Le Tombeau », ne porte pas moins les séquelles d'une destruction physique. En outre, « la prison est un lieu d'exclusion, un lieu où l'on transfère les indésirables de la société, ceux-là mêmes que l'on prend pour des bannis »¹³. Les prisons telles que décrites par Monénembo, que l'on retrouve chez Ngandu Nkashama dans « La mort faite homme »¹⁴, selon toujours Ambroise Teko-Agbo, sont des lieux de supplices et de tortures où l'on affronte « l'absurde de la douleur infligée sur les corps humains »¹⁵.

A cela, il faut ajouter que dans la prison existent des conditions exécrables de vie. Cette caractéristique de l'univers carcéral est très marquée dans les romans de Monénembo. Dans *Les écailles du ciel*, par exemple, « Fotoba » était connue pour ses cellules infestées et puantes : « Naturellement, rien n'y demandait à être entretenu : les murs chancis des cellules infectées d'odeurs d'eau de mer, de vase et d'excréments étant dans les normes » (p.150).

La prison est par conséquent un nid de maladies de tous genres et un véritable mouvoir. Aussi la plupart des prisonniers de l'œuvre romanesque de Monénembo attendent-ils la mort qui paraît inévitable. Ce n'est pas pour rien que Faustin Nsenghimana dans *L'Aîné des orphelins* perçoit l'univers carcéral comme le « tréfonds de l'enfer » (p.20). La cellule n°14 dans laquelle il était enfermé (appelée le club des minimes parce qu'elle est réservée aux dealers, aux proxénètes, aux auteurs de parricides et aux génocidaires dont l'âge court de sept à dix-sept ans) présentait un aspect plutôt effroyable :

« Au club des minimes, on n'a pas une chance sur deux d'attraper des mycoses, une tuberculose, ou un coup de couteau au ventre. On l'attrape, un point c'est tout, en général avant deux mois, et il n'est pas rare que tout cela vous arrive dans la même foutue semaine » (*L'Aîné des orphelins*, pp.20-21).

¹² Ambroise Téko-Agbo : " Tierno Monénembo ou l'exil, l'impertinence et l'écriture" in *Notre Librairie : cinq ans de littérature* N°126, Avril-juin 1996, p86

¹³ Ambroise Téko-Agbo, Op.Cit., p 87.

¹⁴ Ambroise Téko-Agbo, Op.Cit., p 87.

¹⁵ Ambroise Téko-Agbo, Op.Cit., p 87.

Les personnages enfermés dans les prisons n'ont donc pas de répit. Ils y subissent une souffrance sans fin, un supplice perpétuel. Certains personnages même pourrissent vivants, à l'image des couilles de Agide (*L'Aîné des orphelins*, pp.20-21) qui étaient en compote.

Tout cela se réalise dans un espace sordide où patauge un peuple traumatisé par une éternité d'histoire sanglante.

2. L'écriture de la peste

Le roman de Monénembo présente un univers de la puanteur et de la peste. En effet, l'univers cloacal réceptacle des eaux usées ; des eaux sales, croupies et infectes et des immondices traduisent l'idée « d'espace-pourriture ». Tout cela se réalise dans un environnement sordide où patauge un peuple traumatisé par une éternité d'histoire sanglante.

La peste des caniveaux à ciel ouvert et des égouts à rats des bas-fonds de Djimméyabé fait de *Les écailles du ciel*, un roman de la puanteur. Les populations vivent, selon les termes du narrateur Koulloun, dans « un univers de gadoue, d'excréments et d'odeurs fétides ; un monde de détritrus » (*Les écailles du ciel*, p. 103). Tout cela se réalise dans un espace sordide où patauge un peuple traumatisé par une éternité d'histoire sanglante. D'ailleurs, selon Koulloun, les ruelles présentent un visage exécrable : « Les ruelles en lacets, lépreuses, recouvertes d'eaux usées et de rogatons en putréfaction finissent en impasse devant des puits, des buanderies ou de sordides latrines » (*Les écailles du ciel*, p.103).

En outre, les romans de Monénembo sentent le cadavre en état de putréfaction. L'idée de « villes-pubelle », de « ville-pourritur » sentant le cadavre et inondée d'eaux usées et d'immondices donne à l'univers romanesque un aspect de grand cloaque. Les personnages de *Les crapauds-brousse*, par exemple, évoluent dans les ordures. Diouldé, personnage principal du roman, doit marcher dans la gadoue de la ville lorsqu'il va à pied. L'autoroute qu'il traverse est transformée en un dépotoir par les gens du quartier. Dans *Les écailles du ciel*, « Dans les rues et sur les places gisaient des morceaux de macchabées que venaient déchiqeter des hordes de rats et de vautours » (*Les écailles du ciel*, p.167). Dans *L'aîné des orphelins*, également des cadavres jonchent les rues du fait du génocide rwandais. Selon Michel Carneton, l'image de l'Afrique excrémentielle, de l'Afrique des cadavres qui jonchent les rues dans le roman africain, est l'expression de la « philosophie de la merde : la merde est une caractéristique de l'Afrique »¹⁶. Cette vision pessimiste d'une Afrique engluée

¹⁶ Michel Cornaton, "L'univers cloacal" in *Pouvoir et sexualité dans le roman africain*, Paris, L'Harmattan, 1990

dans ses propres souillures est assimilable à celle de Monénembo. Pour un critique comme Oussouma, il s'agit ici d'une écriture du dégoût :

« Dans le champ romanesque négro-africain, la souillure anale devient ainsi un moyen pour des écrivains à la sensibilité vive d'exprimer un dégoût et un double refus : dégoût devant les préoccupations essentiellement alimentaires et sexuelles des pouvoirs ; refus des discours fétichistes traditionalistes ; refus du discours victimaire des pouvoirs en place fulminant contre la colonisation, la détérioration des termes de l'échange, la Banque mondiale, le Fonds monétaire international »¹⁷.

Le caractère répugnant d'un tel univers cloacal est renforcé par la catégorie du laid et de la tératologie.

3. La catégorie du laid : une écriture de la tératologie

Ordinairement, on définit la tératologie comme un ensemble de sciences des monstres qui traite plus particulièrement des anomalies congénitales ou héréditaires les plus aberrantes, la tératologie en établit les classements d'après leur aspect anatomique (tératologie morphologique), étudie le développement de l'embryon mal formé (tératologie pathologique) et tente de déceler les causes de ces malformations (tératologie étiologie ou tératogenèse). Dans leur ouvrage intitulé *Littérature monstre. Une tératologie de l'art et du social. Introduction*, Didier Plassard et Corinne Saminadayar-Perrin caractérisent la tératologie sur la scène littéraire

« En conférant au grotesque une valeur esthétique et éthique éminentes, le romantisme a donné au monstre une place de premier plan sur la scène romanesque, poétique ou théâtrale : de Quasimodo en Triboulet, le bossu bancal ou bancroche se fait l'incarnation et l'emblème d'une nouvelle conception du sublime, et d'une saisie renouvelée du réel. La créature monstrueuse figure à la fois une poésie baroque de l'excès, et une exigence d'intensité dans le rendu artistique »¹⁸

Tierno Monénembo pratique une écriture du lait et de la tératologie. Il s'attelle à décrire dans les moindres détails l'insupportable. En effet, son écriture est marquée par le monstrueux. Des êtres anormaux, horriblement difformes envahissent l'univers romanesque de Monénembo. Cela est d'ailleurs attesté par Antoine TEKOU-AGBO dans son article intitulé "Tierno Monénembo ou l'exil,

¹⁷ Bernard Ekome Oussouma : « Laideur et rire carnavalesque dans le nouveau roman africain » in *Politique africaine* / Année 1995 / 60 / pp. 117-128

¹⁸ Didier Plassard; Corinne Saminadayar-Perrin. *Littérature monstre. Une tératologie de l'art et du social*, Presses universitaires de Liège, 2020, pp.7-16

l'impertinence et l'écriture". Dans son analyse, il compare cette écriture à celle des chants de Maldoror de Lautréamont :

« *La part de plaisir ou de complaisance volontairement marquée par Monénembo pour l'informe associé ici au sexe, au sang, au détritius me paraît suggérer à la fois l'univers de l'animalité des chants de Maldoror de Lautréamont, où la dérision et la parodie constituent la tonalité essentielle, celui du déraisonnable qui fait l'enchantement de la littérature sud-américaine dignement représentée par Carlos Fuente, José Emilio Pachoco, Jorge Luis Borges, Gabriel Garcia Marquez et enfin le monde merveilleux des contes africains* »¹⁹.

Monénembo aime bien introduire, dans ses romans, des personnages qui ont l'aspect de monstre. Cousin Samba, par exemple, dans *Les écailles du ciel*, est « une hérésie d'homme » (p.37). Dès sa naissance, le vieux Sibé l'a vu qui « faisait la moue (...) bien qu'il fût encore trempé des eaux vivifiantes » (p.36). D'ailleurs, il « glaçait le sang avec ses yeux qui regardaient un autre monde. » (p.36). Enfin, le voisinage venu voir le nouveau-né dut, par effroi, quitter les lieux :

« *Le corps spongieux et la tête ovale et mafflue avec ces yeux qui feront légende n'avaient pas les spectateurs pour eux. La curiosité devenait vite effroi. On se détournait, on murmurait une parole d'usage et on s'en allait sous un vague prétexte* » (p.37).

En plus, par l'aspect de certains personnages, le roman de Tierno Monénembo garde toujours un côté sordide où l'homme, bien que vivant, se décompose dégageant une puanteur insupportable. Il n'y a qu'à se référer aux couilles en compote d'Agide, personnage de *L'Aîné des orphelins*. C'est avec des frissons que le lecteur se représente l'image de ses « boules qui flottent dans du pus et les vers blancs qui lui grouillent entre les jambes » (p.22). Une telle image montre à quel point le monde pourrissant entraîne l'homme vers sa désagrégation. Si certains personnages de Monénembo pourrissent de leur vivant, d'autres, en revanche, croissent comme des plantes. En effet, la jambe de Mae Grande, par exemple, dans *Pelourinho* « devient de jour en jour une vraie colle de pâte. » (p.101). Atteinte d'éléphantiasis, sa jambe pousse et grossit de façon irréversible. Il est même dit que l'on « suspend sa jambe pour qu'elle ne s'enracine pas à travers le plancher à force d'y pousser comme un pied de vigne. » (p.103). Cette jambe se trouve être, en même temps, en état de putréfaction et dégage « une odeur de chien mort » (p.103). Elle est, en plus, désignée comme « un gros monstre purulent qui s'élève maintenant jusqu'en haut du mur »

¹⁹ Ambroise Teko-Agbo : « Tierno Monénembo ou l'exil, l'impertinence et l'écriture » in *Notre Librairie* N°126, Avril-juin, 1996, p.971

(p.103). Le narrateur, son petit-fils, trouve la maladie bizarre : « Une jambe devenue dix fois plus grosse que l'autre qui a fait une crevasse dans le plancher tellement elle prolifère » (p.119). Finalement, sur cette jambe pousse « de vraies écailles de couenne » (p.119). Tout comme Mae Grande dans *Pelourinho*, Néné Goré dans *Cinéma*, garde le lit parce qu'elle est moribonde, impotente et recluse. Binguel, personnage principal du roman et fils de Néné Goré supportait « ses crachats et ses senteurs cadavériques » (p.58).. Enfin, il y a des fous, dans son roman, qui ont un aspect sordide.

Dans *Cinéma*, King Kong qui vit sur la décharge publique de Manou « a perdu ses jambes, sa virilité et son bras » (p. 117). D'abord, « on lui arracha les ongles pour avoir griffé » ceux qui refusaient de lui tendre la main. Ensuite, « on lui coupa un bras pour avoir giflé l'imam ». On « l'émascula » pour avoir « déviérgé une laitière ». Pour avoir jeté « une poignée de caca sur l'auguste bonnet du président Boubou-blanc », il sortit de prison « demi sourd et amputé des deux jambes » (pp.118-119). Quand on comprit qu'il n'était plus vraiment humain, on le hissa sur la décharge publique. Finalement, c'était un monstre devenu « une simple masse de chair spongieuse et coprophage ».

Il est aussi question de fou dans *La crapauds-brousse* dont la gale dégage « une odeur nauséabonde » (p.82). Son corps est couvert de croûtes, de pus, et de plaies puantes.

Conclusion

L'écriture de Tierno Monénembo est marquée du sceau de la violence, du crime et de la barbarie. D'abord, la violence et la barbarie montrent à quel point la société a atteint un point critique de sa désarticulation et de sa désagrégation. Cette violence inouïe, atroce et destructrice à travers les crimes, les guerres, les génocides, les assassinats politiques montre aussi que la cruauté est dans l'homme et dans la société. Elle transforme l'univers de l'Africain en un mouiroir. Elle s'infiltré dans les interstices de la nature humaine. La société perd ainsi son humanité par le désordre de la raison, la folie des hommes et l'anarchie dans la société. La misère et la pauvreté, la démographie galopante qui réduit l'espace de vie des communautés, l'individualisme et l'isolement, tout cela accentué par les dictatures dans les pays africains transforment la société en une collectivité de bêtes sauvages qui, comme des ogres, se nourrissent du sang de leurs propres enfants. La violence comme thème du roman africain envahit donc l'œuvre de Tierno Monénembo et donne la pleine mesure de sa vision d'une Afrique martyrisée par des politiciens sans scrupule, des monstres froids atteints d'une frénésie meurtrière. L'apocalypse est aux portes de l'Afrique et les prémisses sont la violence sans limite qui fait du continent africain un vaste champ de cadavres

inondé par une mer de sang. Quand on vit dans une telle violence, quand l'anarchie s'installe, la barbarie prend le dessus sur la raison. Quand on est occupé à pleurer ses morts, on abandonne tout et tout se dégrade. L'espace excrémental, le laid et la tératologie sont des conséquences de l'intolérance, de la folie généralisée, de la soif de sang, du tourbillon infernal qui se sont emparés de l'Afrique. Et l'Afrique s'enlise dans la pourriture, dans les ordures. Lorsque le peuple n'a plus de gouvernail, la vie des communautés tombe dans l'anarchie. L'univers d'une telle société se dégrade et pourrit. Un peuple sans règle, sans loi, sans limite fait de la société une jungle où les plus forts broient les plus faibles. Un tel peuple court à son anéantissement. Un tel environnement ne manque pas d'engendrer des monstres. L'écriture de la tératologie, chez Monénembo, est une mise à mort de ses personnages par la dissolution corporelle. La prolifération, dans son roman, d'hommes mutilés, d'êtres laids et repoussants, de fous galeux ou coprophages, de clochards et d'aveugles, dans un contexte marqué par la violence et un cohorte de maux plus abominables les uns que les autres, est le signe de l'effondrement de la société humaine à cause de la perte des valeurs éthiques. Pour Nora-Alexandra KAZI-TANI, une écriture qui insiste sur des monstres aussi effrayants les uns que les autres est une mise en garde. Elle dit à ce propos : « *Cette prolifération anarchique de monstres semble présager un retour au chaos originel* ». Par ce choix, Monénembo adopte une écriture violente, effrayante même, qui choque, comme s'il veut provoquer une réaction, un sursaut d'orgueil pour sortir du cauchemar. Lorsque la société dérive, l'écriture devient déviante. Faire peur, exagérer dans la description du danger qui guette, prévenir que le monstre qui est en chacun s'est réveillé semble être les motivations d'une telle écriture.

Références bibliographiques

1. Corpus

Les crapauds-brousse, Editions du Seuil, 1979

Les écailles du ciel, Editions du seuil, 1986

Un rêve utile, Editions du Seuil, 1991

Cinéma, Editions du Seuil, 1997

L'aîné des orphelins, Editions du Seuil, 2000

II- Ouvrages consultés

BAKHTINE Mikhaïl, 1970, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen-âge et sous la renaissance*, Palais, Editions Gallimard,

BAKHTINE Mikhaïl, 1970, *La poétique de Dostoïevski*, Paris, Editions du Seuil,

KAZI-TANI Nora-Alexandra, 1995, *Roman africain de langue française au carrefour de l'écrit et de l'oral (Afrique noire et Maghreb)*, Paris, Harmattan,

III-Articles

CORNATON Michel, 1990, "L'univers cloacal" in *Pouvoir et sexualité dans le roman africain*, Paris, L' Harmattan.

DJEDANOUM, Nocy, 2000, "Rwanda : écrire par devoir de mémoire" in *Notre Librairie* N°138-139, Septembre-Mars.

EKOME Ossouma Bernard, 1995, « Laideur et rire carnavalesque dans le nouveau roman africain » in *Politique africaine*.

N'DA, Pierre, 2001, "Le Baroque et l'esthétique postmoderne dans le roman négro-africain : le cas de Maurice BANDAMAN" in *Nouvelles écritures francophones : vers un nouveau baroque ?*, Montréal, les Presses de l'université de Montréal

N'DA, Pierre, 1997, "Transgression de l'interdit et liberté textuelle dans le roman négro-africain" in *Sociétés africaines et diaspora* N°6, juin.

N'DA Pierre, 1997, "Transgression, dévergondage textuel et stratégie iconoclaste dans le roman négro-africain" in *Lumières africaines*, New Orléans, University of the South.

PLASSARD Didier & SAMINADAYAR-PERRIN Corinne, 2020, *Littérature monstre. Une tératologie de l'art et du social*, Presses universitaires de Liège, pp.7-16

TEKO-AGBO Ambroise, 1996, « Tierno MONENEMBO ou l'exil, l'impertinence et l'écriture » in *Notre Librairie* N°126, Avril-Juin.

IV-Thèses

AHIMANA Emmanuel, 2009, *Les Violences extrêmes dans le roman négro-africain francophone, Le cas du Rwanda*, Thèse de doctorat, Bordeaux, Université Michel de Montaigne - Bordeaux 3 /France, UFR des Lettres.

AMANGOUA Philippe, 2003, *L'œuvre romanesque de Williams SASSINE : une écriture de la rupture*, Thèse de Doctorat de 3^e cycle, Abidjan, Université de Cocody, Lettres modernes.

COULIBALY Adama, 2001, *Etude des techniques narratives dans l'œuvre romanesque de Tierno Monénembo*, Thèse de Doctorat de troisième cycle, Abidjan, Université de Cocody, Lettres modernes,

KONAN Koffi François, 2009, *Le roman de Tierno MONENEMBO : une écriture de la subversion*, Thèse de Doctorat unique, Abidjan, Université de Cocody, Lettres modernes.

NDAGIJIRNANA Étienne, 2007, *La mémoire de la violence dans le roman africain contemporain*, Thèse de Doctorat, Université de Montréal, Faculté des arts et des sciences, Département des littératures de langue française.